

**La langue des ombres**  
(prise deux)

**Automne 2008, Gallery Artists Studio Projects, Boston.** Un petit espace, mais prestigieux, fondé par Maria Magdalena Campos-Pons<sup>1</sup>, une grande artiste d'origine cubaine, multidisciplinaire et inclassable, qui accueille des artistes à l'avenant. La sculptrice québécoise Danielle Sauvé, qui habite Boston depuis un bon moment, lui avait parlé un jour d'un projet... L'exposition *La langue des ombres* s'ouvre le 12 septembre. Il y a un dépliant, avec un texte du commissaire invité :

A priori, il s'agit d'une belle aventure : trois sculptrices québécoises (Catherine Bolduc, Danielle Sauvé et Louise Viger) se choisissent mutuellement pour présenter une exposition dans deux villes ; l'une, Montréal, où elles sont connues avantageusement, l'autre — où réside l'une d'elles — où elles ont envie de se faire connaître.

Bien sûr, il y a des risques, mais ils sont calculés. Les trois artistes sont également brillantes. Elles appartiennent à des générations différentes, mais l'ensemble de leur travail dénote autant de maturité que de fraîcheur. Elles sont résolument multidisciplinaires. Elles recourent aux matériaux les plus divers et parfois les plus inattendus, qu'elles choisissent tant pour leurs effets proprement sensoriels que poétiques. En même temps, elles ont les pieds bien sur terre et elles ne craignent pas de partir des matières premières les plus quotidiennes, quitte à les faire décoller grâce à des technologies également modestes le plus souvent, pour en extraire un langage articulé selon des modes inédits.

Ainsi en va-t-il de cette «langue des ombres», un intitulé qui évoque plusieurs des enjeux de l'aventure individuelle des sculptrices : l'ambiguïté et l'opacité, le déplacement et le dépaysement, l'effet miroir et la fragilité, la nuit et l'enfermement, le silence, l'interprétation et... la sculpture, entre autres ; mais aussi des avenues plus lumineuses : notamment l'équilibre, la magie, la transfiguration, toute une constellation de sens, à cause même de la justesse et d'une certaine élégance des installations.

Au moment d'écrire ces lignes, les trois œuvres sont encore partiellement en gestation. Il reste quelques décisions à prendre avant que ne s'articulent efficacement les syntagmes trilingues de Danielle Sauvé et leurs supports en forme d'abris, le grave manteau de Louise Viger et son ombre improbable, les sages penderies de Catherine Bolduc et leur désordre intérieur. Et comme les artistes ont aussi la réputation — la qualité ! — d'être imprévisibles, on ne peut jurer de rien. D'autant plus que les trois propositions doivent aussi cohabiter en bonne intelligence, tout en s'adaptant à la configuration de l'espace qui les accueille.

Une belle aventure, décidément.

Vérification faite, l'idée de Danielle Sauvé était heureuse. Certes, l'espace de la galerie GASP était capricieux, mais les sculptrices en avaient vu d'autres. Les œuvres y étaient installées avec justesse, de façon à ce qu'elles donnent individuellement leur pleine mesure, tout en s'épaulant de diverses manières dans leur commune évocation de cette «langue des ombres» qu'affectionnent les trois artistes.

**Hiver 2010, Galerie Joyce Yahouda, Montréal.** La présentation à Montréal de *La langue des ombres* faisait partie de la proposition initiale des artistes, et la directrice de la Galerie Joyce Yahouda a accepté d'emblée de recevoir cette exposition «à risques». Il faut dire que, dans ce rayon, la maison en avait vu d'autres au cours des dernières années. Les œuvres n'allaient donc pas se sentir dépayées...

Cela dit, la réexposition de l'art contemporain, c'est bien connu, est presque toujours une nouvelle aventure pour les œuvres. Au moment d'écrire ces lignes (encore une fois), on peut présumer que le volume magique en forme d'armoire IKEA de Catherine Bolduc, plus seul et moins à l'étroit qu'à Boston, constituera un nocturne encore plus énigmatique, plus kafkaïen ; que les «lanternes bavardes» de Danielle Sauvé, faisant suite aux échafaudages et aux auvents qui occupaient à l'automne 2008 la cour extérieure de GASP, interioriseront ici son propos sur les notions d'errance et de refuge ; que «l'immense manteau à bec d'oiseau» de Louise Viger, fait de mues et de poussières, donnera l'impression d'avoir l'âme moins grise du fait que quelque 650 petits moutons s'ingénieront à dessiner son ombre à ses pieds.

Mais ce ne sont là que des présomptions.

**Gilles Daigneault**

Catherine Bolduc est née à Val d'Or ; elle vit et travaille à Montréal. Danielle Sauvé est née à Montréal ; elle vit et travaille à Boston ; Louise Viger est née à Grand-Mère ; elle vit et travaille à Montréal. Elles appartiennent à trois générations différentes dont chacune est l'une des sculptrices les plus inventives et les plus cohérentes.

Gilles Daigneault est critique d'art, commissaire indépendant, membre du comité de rédaction de la revue *Espace* et directeur de la Fondation Guido Molinari.

<sup>1</sup> Maria Magdalena Campos-Pons. *Everything Is Separated by Water*, Edited by Lisa D. Freiman, Indianapolis Museum of Art, 2007, 183 p.